

NAGAI Kafu et la France^(*)

Kimiko KANAZAWA

Je voudrais vous parler ce soir de NAGAI Kafu, l'un des auteurs japonais, qui a été le plus profondément influencé par la France, tout en produisant des textes extrêmement japonais. Les Français ne le connaissent pas autant que MISHIMA ou TANIZAKI. Même au Japon, il n'attire pas aujourd'hui autant de lecteurs qu'eux. Néanmoins, il a toujours un public passionné et enthousiasmé comme peu d'autres auteurs en ont. Surtout, on peut compter parmi eux un nombre des hommes d'âge mûr dont l'admiration confine à la paranoïa. Mais c'est aussi vrai qu'il n'est pas si populaire pour le jeune public féminin.

La première raison à cela, je crois, est un problème de style. Une grande partie des oeuvres de Kafu sont rédigées essentiellement dans un style à la manière chinoise. Il use très fréquemment du lexique sino-japonais, que presque plus personne n'utilise de nos jours. Si on compare ce style de Kafu avec le japonais moderne fortement ancré sur le lexique de la langue du Yamato, on comprend que ses expressions sont moins douces et plus concises, de sorte qu'elles donnent l'impression plus masculine. Les caractéristiques du style de Kafu paraissent plus clairs lorsqu'on se rappelle les textes de son contemporain TANIZAKI Junichiro. J'apprécie autant Kafu que TANIZAKI, mais alors que je peux lire TANIZAKI dans le train ou dans mon lit, il m'est impossible de comprendre pleinement Kafu sans m'asseoir devant mon bureau, compulsant un dictionnaire sino-japonais. Traduits en français, les textes de Kafu me deviennent plus faciles et la différence de style avec TANIZAKI est moins évidente.

La deuxième raison que l'on pourrait avancer, c'est que les romans de Kafu prennent principalement pour sujet des femmes qui font commerce de leurs charmes. Pourquoi un tel intérêt pour ce monde particulier? Kafu appréciait

beaucoup la gent féminine et connaissait parfaitement ce milieu. Il croyait que, dans le Tokyo de Meiji qui s'occidentalisait rapidement, le monde de ces femmes restait le seul endroit où il pouvait trouver des vestiges de la culture d'Edo. Il aimait profondément ce monde féminin et en y mettant toute sa poésie pour le dépeindre, il a voulu inscrire et conserver les mœurs de l'époque précédente qui disparaissaient de plus en plus selon le changement de l'ère de Meiji à Taisho, puis celle-ci à Showa.

Kafu avait alors de nombreuses relations féminines dans sa vie mais toutes ses femmes furent des professionnelles à l'exception du mariage arrangé avec une jeune fille de bonne famille. Ce mariage ne dura même pas six mois. Un peu plus tard, il se remarie encore une fois avec une geisha mais ce mariage ne dura pas longtemps non plus, et il n'eut pas d'enfants. Kafu a vécu ainsi jusqu'au bout en solitaire, même s'il avait des relations temporaires avec des femmes, faisant preuve d'un individualisme sans concession à la française, ce qui est rare pour un Japonais d'alors.

Au cours de sa longue existence, Kafu a beaucoup écrit. La très bonne édition de ses œuvres complètes à la librairie Iwanami, terminée en 1995, comporte 30 volumes. Cependant, sur la totalité, les textes qui relèvent du genre romanesque à proprement parler, ne sont pas les plus nombreux. Parallèlement aux romans, très importants sont les essais ou les récits (zuihistu) comportant des critiques sur la civilisation. Lorsqu'on affirme que Kafu était un grand écrivain en tant que romancier, les avis sont très partagés, mais pour le genre du zuihistu, tous s'accordent à dire qu'il est un des plus grands auteurs depuis l'ère Meiji. De fait, certaines de ses œuvres, dont on ne sait dire distinctement si elles relèvent du roman ou du zuihitsu, restent difficilement classifiables.

D'autre part, son gigantesque journal tient une place importante dans son ouvrage. Ce journal entrepris le 16 septembre 1917, à l'âge de 38 ans, se termine le 29 avril 1959 alors qu'il approche des 80 ans. Le dernier jour ne comporte que la date et des annotations sur le temps ; c'est le lendemain matin, le 30 avril,

que la vieille servante le trouva mort après avoir craché son sang, encore habillé, gisant seul au milieu de la pièce. C'est ainsi que pendant 42 ans, quelles que soient les circonstances, il a tenu chaque jour son journal, sans presque aucune interruption. Kafu consignait d'abord les notes du jour au crayon dans un petit carnet, puis il rédigeait au stylo dans un cahier de plus grand format et pour finir, après élaboration, il calligraphiait au pinceau sur du papier japonais. Il reliait ensuite ces papiers à la japonaise par année et conservait le tout dans une boîte couverte de tissu. Après la deuxième guerre mondiale, Kafu en a publié des extraits, mais les 10 dernières années de son journal n'ont été publiées que 10 ans après son décès.

Vers la fin de la 2ème guerre mondiale, Tokyo était quotidiennement survolé par l'aviation américaine et les gens vivaient dans la peur des bombardements. Kafu, soucieux de laisser son journal à la postérité, dormait toujours avec lui près de son oreiller. A l'aube du 10 mars 1945, jour célèbre du bombardement tragique de Tokyo, sa maison est entièrement détruite par un incendie ; en une fois, les flammes dévorèrent plus de 10000 ouvrages dont les nombreux en français, et son journal était la seule chose qu'il a réussi à emporter dans sa fuite sous les bombes. Désireux de voir sa maison brûler, il rebrousse chemin et observe le spectacle de très près en écartant les flammèches de la main. Il consignera cette vision dans son journal. Par deux fois encore, il sera chassé de ses refuges successifs par les flammes mais chaque fois il s'enfuit les précieuses boîtes de son journal sur le dos.

Après tant de péripéties, ce journal rescapé est maintenant la propriété d'un particulier. Mais heureusement, il était au nombre des pièces exposées lors de la grande « Exposition Kafu » au Musée Edo-Tokyo, en 1999, et j'y suis allée le voir. La calligraphie et la reliure en sont superbes. Si on a de la chance d'acquérir ce journal pour un musée, il serait sûrement classé dans quelques siècles comme trésor national.

Les thèmes qui attirent le lecteur dans ce journal diffèrent selon chacun. En ce

qui me concerne, je trouve remarquable le sentiment de respect et d'amour que Kafu a éprouvé tout au long de sa vie avec constance pour ce pays nommé France et plus particulièrement pour sa littérature.

Le style concis à la chinoise que Kafu déploie est un autre charme pour moi. Le journal de Kafu n'est pas seulement un témoignage sur le XXème siècle. Ce qui en fait une oeuvre littéraire, c'est ce style qui n'a pas varié pendant 40 ans. Kafu a souvent changé de femme mais quant au reste, le journal nous fait bien comprendre à quel point surprenant, l'homme s'est entêté à ne pas changer. Il a 38 ans quand il commence à tenir son journal. Il se pense déjà comme un vieil homme de faible constitution. Il ne pense pas pouvoir vivre longtemps et tient consciencieusement son journal. Malgré cela et contre toute attente, il atteint les 80 ans. Après guerre, sa vie et sa veine d'écrivain sont presque taries. Pourtant, la lecture de ce journal tenu jusqu' à la veille de sa disparition nous donne l'impression d'assister au drame profond de l'existence humaine. On suit avec une grande émotion ce drame dont l'écrivain lui-même ne perçoit pas la fin.

Maintenant, je vais vous parler plus en détail sur la relation de Kafu avec la France, puisque c'est là le thème de ce soir.

Kafu est né en 1879, autrement dit la 12ème année de l'ère Meiji. Voilà déjà douze ans que le pays s'est ouvert. Pour rattraper les puissances avancées d'Amérique et d'Europe, le Japon s'est lancé dans de rapides transformations. Malgré cela, on pourrait dire que la culture et la tradition d'Edo étaient encore vivaces dans le quotidien des gens. La famille dans laquelle il grandit appartenait à la meilleure élite intellectuelle du Japon. Autant son père que sa mère sont issus de grandes familles féodales d'avant la restauration de Meiji. Son grand-père maternel était un fameux érudit de tradition chinoise. A ses disciples qui se rassemblaient nombreux chez lui, il enseignait la littérature et la pensée des classiques chinois.

Le père de Kafu, l'un de ces disciples, épousa la fille du maître. Il se forge, lui aussi, une réputation de poète, auteur de kanshi (poèmes composés en chinois),

mais pour lui la composition de kanshi ou l'écriture ne relevait que du domaine du passe-temps. Etudiant de ce qui deviendra plus tard l'université de Tokyo, il séjourne presque deux ans aux Etats-Unis, comme boursier de son gouvernement, à l'université Princeton entre autres. Par la suite, c'est en tant que fonctionnaire qu'il est envoyé à Londres par son gouvernement à l'occasion de l'exposition universelle. Il séjourne alors environ un an en Europe. Sur le plan professionnel, il fut d'abord grand fonctionnaire du gouvernement de Meiji puis administrateur dans le privé.

D'autre part, la mère et la grand-mère de Kafu se sont liées d'amitié à un pasteur allemand. Elles sont baptisées dans le culte protestant, et l'un de ses cadets devient lui-même pasteur. C'est là un cas très particulier pour une famille japonaise. Quant à Kafu, il n'avait pas la fibre religieuse et sur ce point, du moins, l'influence de sa mère n'est pas notable. Par ailleurs, celle-ci appréciait beaucoup la musique et le théâtre traditionnels japonais et emmenait souvent son fils, dès son plus jeune âge, à des spectacles de Kabuki. C'est là, au même titre que les poèmes à la chinoise de son père, un des éléments importants dans la formation du futur écrivain.

C'est ainsi que Kafu fut élevé dans une famille, où se mêlaient étrangement la culture traditionnelle japonaise de l'époque Edo et la culture européenne, mais qui n'avait aucun lien avec la littérature française. L'occasion qui déclencha l'enthousiasme de Kafu pour la littérature française fut la découverte de Zola dans une traduction anglaise, traduction que l'on lui prêta dans les coulisses du théâtre qu'il fréquentait à 21 ans, aspirant à devenir acteur de Kabuki.

Or, en ces débuts de Meiji, période d'ouverture à la civilisation européenne, les hommes de lettres croyaient, eux aussi, avoir besoin de créer une nouvelle littérature, différente des écrits de l'époque Edo, en adoptant les littératures des pays occidentaux ; lorsque Kafu se lance en écriture dans les années 30 de Meiji, vers 1900, les oeuvres de Zola traduites en anglais sont bien présentes au Japon. Enthousiasmé par la traduction anglaise qu'on lui a prêtée, Kafu devient

un fervent adepte de Zola. De 1902 à 1903, il écrit plusieurs romans inspirés de Zola; «*Au bonheur des dames*» ou de «*L'Assommoir*» («*Yashin*», «*Jigoku no hana*», «*Yume no onna*»), et fait ainsi ses débuts comme écrivain. Par la suite, il publie sous forme d'extraits, la traduction condensée au 15^{ème} du volume anglais de «*Nana*» («*Joyu Nana*») et de «*La Bête humaine*» («*Koi to yaiba*»). Cela nous fait comprendre avec quelle ardeur Kafu s'est investi dans l'étude de Zola. Et ces romans japonais à la Zola connurent un excellent accueil auprès du milieu littéraire de l'époque, grâce à leur nouveauté. Le lecteur d'aujourd'hui, lui aussi, ne peut qu'être surpris par le brio de ces textes, oeuvres d'un jeune homme de 20 ans à peine. Mais en fait, ce ne fut pas pour Kafu le vrai début d'une carrière d'écrivain.

A la même époque, Kafu commence aussi à lire Maupassant en traduction anglaise et désireux de connaître son texte original, il entame l'étude du français dans des cours du soir à l'école Gyosei. Mais il commence à peine à apprendre le français, qu'il s'embarque pour les Etats-unis en septembre 1903. Ou plutôt, il serait juste de dire que son père a expédié cet enfant prodigue en Amérique. Comme je vous l'ai indiqué précédemment, Kafu était le fils aîné d'une famille de la classe dirigeante et intellectuelle, favorisée par la fortune. Contre toutes les attentes de son père, ce fils indigne n'avait pu intégrer la meilleure université et en cachette de ses parents, s'enthousiasmait aux arts traditionnels d'Edo – le Rakugo et le Kabuki. S'il a commencé à écrire, c'était pour participer à un concours organisé par un journal, afin de gagner de l'argent nécessaire à la fréquentation des geisha, avoue-t-il plus tard dans ses souvenirs. C'est ainsi qu'il a fait ses premiers pas dans l'écriture.

Son père qui se faisait une obligation de l'élever en homme utile à la patrie, ne peut accepter ce fils, incapable d'intégrer la meilleure université, affirmant tantôt vouloir être acteur-artiste, tantôt devenir romancier qui, à l'époque, relevait encore d'un statut social peu élevé. Décidé à l'éloigner de ses nouvelles relations littéraires, et en faire un homme d'affaires, il le fait embarquer à destina-

tion de l'Amérique sur le plus beau des paquebots de la société dont il est le vice-président. Kafu, de fait, désirait partir pour la France et n'avait aucune envie de se rendre aux Etats-Unis mais, certain de pouvoir arriver à ses fins s'il partait du Japon, il se plia à la volonté paternelle.

Ce séjour américain qui débuta ainsi à partir d'octobre 1903 allait durer presque quatre ans ; quatre années américaines, qui à l'opposé des vues de son père, loin de faire de lui un homme d'affaires, furent une période de maturation pour l'écrivain sans pareil que deviendrait NAGAI Kafu. Délaisant totalement l'étude de l'économie et du commerce souhaitée par son père, tous les efforts de son séjour convergent vers un seul but, la préparation de son voyage en France. Autrement dit, durant les deux premières années il se consacre avec passion à l'étude de la langue et de la littérature françaises à l'université. Outre Zola et Maupassant, Kafu se lance passionnément dans la lecture de Hugo, Gautier, Mérimé, Flaubert, Daudet et puis Balzac. Les deux années suivantes, décidé à réunir lui-même les fonds nécessaires à son passage pour la France, il trouve un petit travail à l'ambassade du Japon à Washington, puis sur l'ordre de son père, il s'embauche à la succursale new yorkaise d'une banque japonaise (Yokohama Shokin Ginko). Il ne se consacre que très distraitement à son travail et en profite pour, en plus des romans français, se familiariser avec des poètes français modernes, Baudelaire et Verlaine entre autres. Il s'aperçoit enfin que ses capacités d'écrivain sont différentes de celles de Zola et il s'en détourne. Son départ pour l'Amérique n'a pas coupé les ponts avec le milieu littéraire japonais et Kafu continue à y envoyer ses diverses créations qui se varient stylistiquement. Réunis en un recueil, ces pièces seront publiées en 1908, tout après son retour au Japon sous le titre «*Récits d'Amérique (Amerika monogatari)*». Là, l'ombre de Zola disparaissant, le lyrisme propre au futur Kafu est déjà clairement présent.

Au cours de son séjour à New York, Kafu prend pension chez une vieille dame française, en rêvant de son départ pour la France. Il s'efforce de ne manger

qu'à la française, de ne parler que français et de ne lire que des ouvrages français. Presque tous les soirs, il fréquente le théâtre, l'opéra, ou les salles de concert. Kafu n'a pas ressenti de grand attachement pour l'Amérique, mais on peut affirmer que la culture européenne, qu'il a assimilée lors de cette période à New York, a fait de lui un écrivain japonais très particulier.

Enfin, son vœu se réalise. A la fin d'août 1907, parti de New York, il débarque au Havre. Il vient d'être muté à la succursale lyonnaise de la banque qui l'employait. Cette mutation, il ne le savait pas à l'époque, est décidée à la demande secrète de son père. Celui-ci opposait chaque fois un refus catégorique aux courriers de son fils désireux d'aller en France, et alors, Kafu, pris de désespoir, commençait à mener une vie dissolue ; l'ayant appris par ouïe-dire, le père a joué, en sous-main, de son influence.

Débarqué au Havre puis rendu à Paris, Kafu y séjourne deux jours avant de rejoindre son poste à Lyon. Si l'on regarde ce qu'il fait dans cet intervalle de temps, on le voit se recueillir sur la tombe des hommes de lettres qu'il respecte et apprécie, tels Baudelaire ou Maupassant. Dans le Japon de l'époque d'Edo, l'un des passe-temps des lettrés était de se rendre sur la tombe des écrivains qu'ils admiraient et Kafu appréciait beaucoup ce loisir ou plutôt cette coutume, dirons-nous. Il écrira plus tard de nombreux essais sur ses recherches dans les cimetières de Tokyo.

Par comparaison avec son séjour américain, celui de France est extrêmement court : huit mois à Lyon, deux mois à Paris, moins d'un an au total. Les textes écrits au cours de cette période, réunis sous le titre « *Récits de France (Furansu monogatari)* » furent publiés eux aussi peu après son retour au pays, à la suite des « *Récits d'Amérique* ». Mais quant aux « *Récits de France* », ils sont confisqués dès leur parution, et interdits de vente. Ses textes, ainsi que « *Les Fleurs du mal* » et « *Madame Bovary* » qui de nos jours n'attireraient pas spécialement l'attention, étaient considérés comme portant atteinte aux bonnes mœurs.

Quelles peuvent être les émotions ressenties par celui qui touche enfin la terre dont il a rêvé pendant de nombreuses années ? La profondeur du fossé qui sépare l'imaginaire de la réalité n'est-elle pas le plus souvent source des désillusions ? Dans les *«Récits de France»*, Kafu écrit :

«On a coutume de dire que l'imaginaire du voyageur correspond rarement à la réalité, cependant, la France que mes yeux ont vue était encore plus belle, plus douce que l'image que je m'en étais faite. Ah ! ma France! J'ai le sentiment de n'être venu au monde que pour te contempler.» (*«Récits de France»*, Oeuvres Complètes, vol. V, p. 266, éd. Iwanami, 1992)

Le regard que porte Kafu sur la France restera inchangé jusqu'à sa mort. Il n'aura plus l'occasion d'y revenir une deuxième fois, mais il lui conservera toujours son affection.

Pourquoi son séjour fut-il si court ? Il est probable qu'il était prêt à se libérer de la tutelle paternelle et à prendre son envol en tant qu'écrivain. En février 1908, sans en référer à son père il présente sa démission à la banque. Sa prime de départ lui permet de passer librement deux mois à Paris au terme desquels il se plie, contre son gré, à l'ordre absolu du père lui demandant de revenir. A la question typique de samuraï, que lui pose son père à son retour : «A partir de maintenant, de quelle manière comptez-vous vous rendre utile à votre pays ?», il répond : « Je ne suis pas le genre d'individu qui puisse être utile à son pays. Faites comme si un fou vous était revenu et gardez le enfermé en votre demeure » (*«Derrière la prison (Kangokusyo no ura)»*, Oeuvres Complètes, vol. VI, p.47-49, éd. Iwanami, 1992). Dans le Japon de l'époque, où l'individualisme à l'occidentale n'a pas encore fait son chemin, c'est là une déclaration bien singulière. C'est en même temps le premier cri de ce nouveau né à l'écriture, cet auteur si particulier qu'est NAGAI Kafu.

Dès cet instant, comme une rivière qui a rompu ses digues, il se lance pour pro-

duire d'innombrables écrits. Or, ils ont tous pour point commun le sarcasme et une aversion farouche pour le Japon de Meiji, qui brusquement imite l'Occident et court après la modernisation. Mais ils ont aussi une affection toute particulière pour la culture d'Edo que les Japonais sont sur le point de perdre dans ce processus. Cet esprit critique envers son pays qui ne songe qu'à imiter l'Occident et cette conviction de devoir fixer par écrit la beauté qui disparaît, Kafu le doit certainement aux expériences acquises au cours de ses séjours en Amérique et en France.

Son premier vrai roman *«La Sumida (Sumidagawa)»* publié en 1909 (42^{ème} année de Meiji) alors qu'il avait 30 ans, relève de cette conviction. Il y dépeint les événements d'une année à compter de l'été 1902 (Meiji 35-6) avec pour cadre les quartiers de Tokyo, Asakusa et Mukojima qui bordent à l'ouest et à l'est la rivière Sumida. En parallèle à l'histoire du premier amour de Chokichi, jeune homme héros de l'histoire, thème commun à toute l'humanité, il dépeint l'existence éphémère d'une foule de choses que l'on ne peut observer ailleurs qu'en ce lieu. Les superbes descriptions de Kafu sur des instants et des saisons qui s'écoulent sont aussi perçues comme les descriptions intérieures des protagonistes du roman. Le romantisme lyrique caractéristique de l'écriture de Kafu apparaît déjà clairement. Par la suite, il dit avoir écrit ce roman en s'inspirant de la littérature régionaliste européenne. Il cite, comme auteur représentatif du genre, le nom de Georges Rodenbach. Effectivement, dans son ouvrage *«Bruges-la-Morte»*, la ville de Bruges est une scène tout à fait particulière qui avec ses chemins le long des canaux, son imposant beffroi, son Béguinage, ses minutieuses peintures de Van Eyck ou de Hans Memling, sa procession de la fête du Saint Sang, n'est pas sans ressemblances avec *«La Sumida»*. On y trouve les biefs qui partent du fleuve, le pont Imado, le temple shintoïste Mimeguri Inari, le passeur de Takeya, le temple d'Asakusa avec sa célèbre porte Kaminarimon, le théâtre Miyato, le marché du nouvel an. Mais cent an après la parution de *«Bruges-la-Morte»* (1892), les décors du récit sont encore là tels quels, tandis

que la plupart de ceux de «*La Sumida*» restent difficilement quelques dizaines d'années plus tard. L'affection que porte Kafu aux choses condamnées à disparaître est l'une des caractéristiques de son écriture, qui diffère de celle de Rodenbach. C'est ainsi que Kafu devient un auteur en vogue à peine rentré au pays, aidé par l'interdiction à la vente de son «*Récits de France*».

La deuxième année, en 1910, il est accueilli comme professeur de la faculté des Lettres de l'université Keio. A cette époque, l'université Keio, la plus vieille université privée du pays, désireuse de prendre le pas sur sa rivale Waseda, avait décidé de se doter d'une faculté des Lettres sans pareille et cherchait un homme de lettres renommé. C'est alors que Kafu, publiant coup sur coup romans, critiques et traductions des poèmes français contemporains, est choisi pour le poste. Toujours domicilié chez son père, il envisageait avec plus ou moins de réticence de prendre un emploi d'enseignant. Qu'une personne, comme Kafu, qui n'a aucun diplôme universitaire, puisse être choisie par une université comme professeur titulaire de sa chaire était le cas très exceptionnel même pour l'époque. Avec le recrutement de Kafu, l'université Keio s'est trouvée la première université japonaise à créer un département de littérature française. Kafu était aussi chargé de poste de rédacteur en chef de la revue littéraire et critique publiée par l'université : «*Mita Bungaku*». Cette revue avec «*Waseda Bungaku*» publié par sa rivale, ainsi que «*Teikoku Bungaku*» de l'université de Tokyo restera pendant de longues années l'un des meilleurs leaders du monde littéraire japonais. Les cours, dont Kafu assumait la charge à l'université Keio, étaient la critique littéraire, la littérature et la langue françaises. Selon les dires de ses étudiants, Kafu était un professeur extrêmement sérieux et dandy. Sa renommée de romancier attirait à ses cours même des étudiants des autres départements. Dans chacun des numéros de la revue «*Mita Bungaku*», il publie ses textes et donne des occasions aux jeunes, qui deviendront célèbres, d'y publier leurs écrits.

Après six années d'enseignement, en 1916, il abandonne toutes ses fonctions en

même temps que son poste à la rédaction de la revue. Pendant ces années de professorat, le plus important de son travail est la publication, en 1913, de la traduction des poèmes français; «*Recueil de corail (Sango-shu)*». En dehors des romans, le poète Kafu compose de nombreux haïkus, poèmes et poèmes en prose. Depuis son séjour en Amérique, il s'est attaché à l'étude de la poésie française contemporaine et sous ce titre il rassemble aussi une partie du matériel de ses cours à l'université. La première édition de ce recueil réunit 38 poèmes de 19 poètes français qui ont été populaires, de la deuxième moitié du XIXème au début du XXème siècle; Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Henri Régnier, Anna de Noailles etc. Régnier avec dix poèmes (*Villes de France, La Grappe etc.*), puis Baudelaire avec sept (*Le Mort joyeux, Chant d'automne, Tristesse de la lune etc.*) et Verlaine avec sept aussi (*Colloque sentimental, Le Ciel est par dessus le toit etc.*) restent les plus représentés. Dans le Japon d'avant Kafu, le plus fameux recueil des poèmes traduits est «*Le Bruit du flot (Kaicho on)*» d'UEDA Bin paru en 1905. Mêlés à des poèmes entre autres italiens, anglais, allemands, ou belges, il donne les traductions de quatorze poètes symbolistes et parnassiens français. On y trouve bien des poètes que Kafu a traduits, lui aussi, mais leurs manières de traduire sont bien différentes. Pour simplifier, les traductions d'UEDA font majoritairement appel au lexique japonais de «*Manyo-shu*», le plus ancien recueil de poèmes du Japon au VIIIème siècle, et à une métrique traditionnelle. A l'inverse, Kafu use du lexique sino-japonais et sur le plan de la métrique, s'essaie à des tentatives proches de la versification libre.

Au cours de cette période universitaire, Kafu connaît d'importants changements sur le plan privé. Comme j'y ai déjà fait allusion plus tôt, en septembre 1912, il accepte un mariage arrangé pour satisfaire son père, mais à peine celui-ci décède-t-il subitement en janvier 1913 qu'il divorce. L'année suivante, il épouse une geisha à laquelle il était très lié quelques années plus tôt, mais là encore le divorce ne se fait pas attendre. A la même époque, le livre qu'il écrit

«*Allure d'été (Natsu sugata)*» est aussi censuré et lui vaut les remontrances de l'université. Avec le décès de son père, Kafu en tant qu'aîné reçoit presque la totalité de l'héritage. Il n'a plus aucune inquiétude pour sa subsistance, ni aucune gronderie paternelle. Alors, pour avoir de la liberté parfaite, il quitte son emploi et restera ainsi jusau' à la fin de sa vie. En général, les recherches sur les romanciers traitent souvent de l'influence de la mère, mais dans le cas de Kafu, plus que de la mère, c'est l'influence du père qui fut sans conteste prédominante et importante. Kafu, bien que craignant son père et se tenant à distance respectueuse, n'en éprouvait pas moins du respect à son égard. Après la mort de son père, il a réuni et publié ses kanshi poèmes à la chinoise. Et la première page de son fameux «*Journal (Danchotei nichijo)*», en date du 16 septembre 1917, commence par un article où il dit avoir accroché dans son bureau une calligraphie au pinceau faite par son père. A chaque nouvel an, ce qu'il a fait tout d'abord, c'était de se rendre sur la tombe de son père décédé le 2 janvier.

Dans sa jeunesse, l'arme pour la révolte de Kafu contre son père était la France. Mais la poésie à la chinoise que son père lui a laissée en héritage, est harmonieusement combinée à la littérature française qu'il découvre de lui-même, et cette combinaison nous a donné un superbe romancier avec la parution en 1921 de «*Interminablement la pluie (Ame shosho)*». S'il s'agit là de l'un de ses chefs d'œuvre de mi parcours, le dernier est sans conteste «*Etranges histoires à l'est du fleuve (Bokuto kidan)*» paru en 1937. A côté du romancier conteur de ce roman, il y a un autre héros du roman que celui-là a l'intention d'écrire, de sorte que ce roman a une double structure emboîtée. C'est donc une composition assez compliquée, qui est rare pour Kafu. Et il dit avoir été inspiré de «*Paludes*» d'André Gide.

Fort heureusement, les trois romans que je vous ai cités; «*La Sumida*», «*Interminablement la pluie*» et «*Etranges histoires à l'est du fleuve*» sont traduits en français. Les deux premières traductions sont de Pierre FAURE. Le vocabulaire

typique de la culture japonaise y est tel quel, dans sa prononciation originelle, accompagné de notes très riches à la grande différence de la traduction anglaise. Devoir se reporter à chaque fois aux notes est un peu fatigant mais j'ai beaucoup apprécié ces traductions. Pour vous montrer un exemple, la traduction anglaise donne pour *senbei-ya*, "pastry shop" tout court, tandis que le texte français donne "marchand de *senbei* " avec la note expliquant «gâteau sec qui craque sous la dent, au goût de sauce de soja...». C'est marrant pour les Japonais. Pareil pour *haori*, *yukata*, etc. Chaque mot proprement japonais est ainsi expliqué minutieusement dans les notes, qui à elles seules sont une vraie étude de la culture japonaise digne d'admiration.

Pour terminer, je voudrais ajouter que Kafu s'est beaucoup promené à travers Tokyo et qu'il nous a laissé romans et essais sur ses flâneries. Dans le Tokyo actuel, presque rien ne subsiste du Tokyo vu par Kafu, mais c'est un réel plaisir de s'y promener après avoir lu ses écrits, parce que c'est là un voyage qui nous permet de dialoguer avec un monde disparu. Si vous désirez vraiment connaître Tokyo, je vous recommande sans réserve la lecture de Kafu.

Merci de votre attention.

(* Ce texte fut écrit pour la conférence que j'ai donnée à Colmar en France, lors de l'inauguration du CEJA (Centre Européen des Etudes Japonaises d'Alsace), le 10 avril 2001. Je remercie M. Frédéric EBRARD de son aide pour mon français.)